

judaïsme

TRACES DE VIE À AUSCHWITZ

Édition commentée de l'« Introduction au *Recueil
Auschwitz* » (manuscrit clandestin 1945) rassemblée et dirigée
par PHILIPPE MESNARD

Traduction du yiddish par BATIA BAUM & RACHEL ERTEL

Traduction de l'anglais et de l'italien
par PHILIPPE MESNARD



LE RECUEIL AUSCHWITZ

Traduit du yiddish par Batia Baum

En été 1945, Abraham Levite de Brezev, près de Sonik, Pologne, alors réfugié à Stuttgart, Allemagne, a remis le document suivant au rabbin aumônier Morris Dembovitz. Par l'entremise des professeurs Abraham Joshua Heschel et Max Arzt, du Séminaire Théologique Juif de New York, le manuscrit a été transmis au YIVO¹, et nous le publions ici sans corrections, même en ce qui concerne l'orthographe; seules quelques minimes améliorations stylistiques ont été apportées dans la note de présentation.

YIVO – Bleter (n° 27, printemps 1946)

Au début de janvier de cette année, peu avant la liquidation du sinistre camp d'extermination d'Auschwitz (Oshpitzin, Oświęcim), quelques jeunes garçons des plus sérieux avaient projeté de créer une sorte de recueil intitulé « *Auschwitz* », qui collecterait poèmes, descriptions et impressions du vu et vécu. Les cahiers, en plusieurs exemplaires, devaient être ensevelis dans des bouteilles en différents endroits, sur les lieux de travail hors du camp. On devait mettre dans le secret quelques

1 Centre d'études et d'histoire du yiddish et de la culture juive d'Europe centrale créée en 1925 à Vilno, alors en Pologne, aujourd'hui Vilnius, capitale de la Lituanie. À partir de la Seconde Guerre mondiale, de l'occupation de la Pologne par l'armée hitlérienne et, donc, du début de la Shoah, le YIVO est déplacé à New York. [Ndé.]

Polonais de confiance avec qui on travaillait et leur demander, une fois les tombes libérées¹, d'exhumer ces cahiers et de les remettre entre des mains juives.

Ces garçons, comme tous ceux qui se trouvaient à Auschwitz, étaient convaincus qu'ils n'en reviendraient jamais, et le recueil projeté serait une tentative pour refléter leurs souffrances, une expression de leur amère misère et une sorte de justification pour leur vie qui leur paraissait si terrible et sans valeur au vu des atrocités à glacer le sang dont ils avaient été témoins.

Il devait aussi y avoir dans ce recueil quantité de matériaux, collectes de faits d'intérêt historique, ainsi que des descriptions des ghettos et des crimes commis par les bandits nazis avant l'arrivée au camp.

Il avait déjà été écrit quelques beaux poèmes hébraïques par un jeune poète hébraïque hongrois, une apologie dans « Une lettre à mon frère en *Eretz-Israel*² » et autres textes.

Ce projet n'a pu aboutir, car deux semaines plus tard, devant l'approche de l'armée russe, le camp a été évacué.

Les textes sont restés entre les mains de ceux qui les avaient écrits, et ce qui suit devait être la préface à ce recueil.

Je ne change rien à ce texte, car je le considère comme un document sur Auschwitz écrit à Auschwitz même, c'est un regard sur le camp de la mort vu à travers les lunettes du camp, il est aussi l'expression des sentiments de beaucoup de camarades et de compagnons de souffrance et je pense qu'en tant que tel, il doit aussi avoir une certaine valeur.

Rouen, France, le 14 juin 1945

¹ Ici, pour tombe est utilisé *keyver*, d'origine hébraïque (pl : *kvorim*). Cela signifie que les Juifs sont comme enterrés vivants dans les baraques, mais le mot peut aussi renvoyer aux chambres à gaz, appelées Bunker, dans lesquelles ils descendaient vivants. De toute façon, les Juifs n'avaient aucune tombe dans les camps. [Ndt.]

² Littéralement « terre d'Israël ». Désignation traditionnelle désignant le berceau ancestral du peuple d'Israël. [Ndt.]

INTRODUCTION AU PROJET DU RECUEIL AUSCHWITZ

J'ai lu autrefois l'histoire d'hommes qui faisaient un voyage au pôle Nord et dont les bateaux se sont trouvés pris dans les glaces. Tous leurs appels par SOS sont restés sans réponse. Leur nourriture s'est épuisée, le gel les a ensermés dans son étau et, ainsi coupés du monde, mourant de faim et de froid, ils attendaient la mort. Pourtant ces hommes n'ont pas lâché leur crayon d'entre leurs doigts gelés. Ils ont continué à noter dans leurs journaux de bord, devant leurs yeux planait l'éternité.

Combien j'ai alors été ému que des hommes, en de si tragiques conditions, si impitoyablement rejetés par la vie, déjà tenus dans les griffes de la mort, que de tels hommes aient su ainsi s'élever au-dessus de leur propre sort pour continuer à accomplir leur tâche pour l'éternité.

Nous tous qui mourons ici dans la froide indifférence polaire des peuples, oubliés du monde et de la vie, ressentons pourtant la nécessité de laisser quelque chose pour l'éternité, sinon des documents complets, du moins des bribes. Que l'on sache ce que nous, les morts vivants, avons ressenti, pensé et dit. Sur les tombes où nous gisons ensevelis vivants, le monde danse une sarabande de démons, et l'on foule aux pieds nos soupirs et nos appels au secours. Une fois que nous serons étouffés, on s'emploiera à nous déterrer; alors nous ne serons plus mais notre cendre sera dispersée à tous les coins du monde, à ce moment-là, tout homme de culture et respectable tiendra pour son devoir de nous regretter et de prononcer notre oraison funèbre. Lorsque nos ombres apparaîtront sur les écrans et les scènes de théâtre, des dames compatissantes essuieront leurs yeux de leurs mouchoirs parfumés et nous plaindront : hélas, les malheureux!

Nous le savons, nous ne sortirons pas d'ici vivants. Sur le portail de cet enfer, le diable a inscrit de sa main : « Abandonnez tout espoir, vous tous qui entrez ici. » Nous voulons prononcer nos dernières volontés, que ce soit notre « *Shema Israel*¹ » pour les générations futures. Que ce soit la confession dernière d'une génération tragique, d'une génération qui n'a pu grandir pour accomplir sa tâche, dont les jambes rachitiques se sont brisées sous le lourd fardeau du martyr que cette époque a posé sur ses épaules.

Voilà pourquoi il ne s'agit pas pour nous de collecter ici faits et chiffres, de rassembler de froids et secs documents – cela se fera même sans nous. On pourra sans notre aide reconstituer l'histoire d'Auschwitz. Comment on mourait à Auschwitz, il y aura des images, des témoins, des documents pour le raconter. Mais nous voulons ici créer aussi le tableau de comment on « vivait » à Auschwitz. À quoi ressemblait un jour normal, un jour de travail ordinaire au camp. Un jour tissé d'un enchevêtrement de vie et de mort, de terreur et d'espoir, de résignation et de volonté de vivre. Un jour dont chaque minute ignore ce que la suivante apportera. Comment on pioche et tranche à la hache des lambeaux de notre propre vie, de sanglants lambeaux, de jeunes années que l'on charge pantelantes sur le tombereau du temps, lequel grince d'un ton si gémissant et se traîne si lourdement sur les rails de fer des conditions du camp. Et le soir on renverse le tombereau avec son chargement épuisé à mort dans l'abîme profond. Ah, qui tirera de l'abîme ce jour sanglant avec son ombre noire, la nuit noyée d'angoisse, pour le montrer à la face du monde ?

1 Littéralement « Écoute Israël », est une prière centrale du judaïsme correspondant à l'incipit du verset 6:4 du Deutéronome. Suivant le rite, il doit être prononcé deux fois, au coucher et au lever, par tout Juif pratiquant. Il est aussi un commandement de transmission aux générations des enfants et une confession de foi avant de mourir. [Ndt.]

Oui, des hommes sortiront d'ici vivants : des non-juifs. Que raconteront-ils de notre vie ? Que savent-ils de nos souffrances ? Que savaient-ils en des temps normaux de la misère juive ? Tout ce qu'ils savaient, c'est que nous sommes un peuple de Rothschild. Maintenant aussi, ils ramasseront avec diligence les papiers de margarine et les peaux de saucisson pour montrer au monde : les Juifs n'avaient pas si mauvaise vie au camp ! Ils n'auront pas envie de fouiller dans le dépotoir de la mémoire pour en faire surgir les spectres livides aux yeux éteints, toujours terrorisés, qui se traînaient en silence près des blocks¹ et avec leurs cuillers pressées dans leurs doigts bleus grattaient le fond des tonneaux de soupe. Fouillaient dans les poubelles, dix fois chassés à coups de trique, en quête de miettes de pain moisi. Les malheureux, chancelants comme de vacillantes flammes de bougies, qui s'éteignaient sans avoir la possibilité de réaliser leur unique rêve, pouvoir au moins une fois manger à sa faim. Les milliers de ceux surnommés dans la langue du camp « musulmans² », à l'égard de tout « cadre » et fonctionnaire du camp se sentait l'obligation d'accomplir le commandement auschwitzien de « *azov-taazov*³ », tu dois l'aider – et on les aidait – à mourir. Ce sont eux, les faibles et impuissants, les milliers d'inconnus qui portaient sur leurs faibles épaules toute la misère, toute la cruauté et l'horreur du camp. Toute – car même la part des privilégiés, ils devaient la porter, et ils ont traîné la charge

1 Baraquements dans les camps de concentration. [Ndé.]

2 *Muselmänner* (singulier : *Muselmann*) désigne ici les déportés ayant atteint un état d'épuisement physique et psychique la plupart du temps irréversible. Cette appellation énigmatique est propre à Auschwitz. Sans qu'il y ait eu de pratiquants de l'Islam dans ce camp, de nombreux rapprochements sont faits par les déportés eux-mêmes. Cf. URL : <https://www.memoires-en-jeu.com/encyclopedie/les-musulmans/> [ndé].

3 *Azov-taazov* (Exode, 23:5) : « Si tu vois l'âne de ton ennemi succomber sous sa charge, garde-toi de l'abandonner, tu dois l'aider à le décharger. » [Ndt.]

jusqu'à tomber, et une paire de bottes bien astiquées de *kapo* les a piétinés à mort comme des vers.

De cela, les non-juifs ne diront rien, car à quoi bon gâcher l'humeur en rappelant des fantômes ? Surtout si soi-même on n'a pas la conscience tout à fait pure... Mieux vaut parler du peu de repus que l'on a connus. Dans tout cet océan de misère et de malheur ils ne voient que les quelques gouttes d'huile flottant à la surface qui surnagent des débris du navire. Oui, quand de douleur nous mordons notre propre chair, ils disent que nous mangeons de la viande à satiété, et quand on décapite nos parents, ils nous envient de ce que nous pourrions vendre leurs vêtements.

Nous devons raconter nous-mêmes ce qui nous concerne. Nous nous rendons bien compte que pour écrire et créer quelque chose qui reflète et exprime notre tragédie, les forces nous manquent. Toutefois – notre écriture ne doit pas être pesée sur la balance littéraire. On doit l'envisager comme un document et en tant que tel prendre en considération non la valeur artistique de l'œuvre, mais tenir compte du lieu et du temps. Et le temps est – juste avant la mort. Et le lieu – sur l'échafaud. Seul à l'artiste sur scène il est demandé qu'il crie, pleure et gémissse dans toutes les règles de l'art. Car lui ne souffre pas. En fin de compte, personne ne se risquera à critiquer la victime concernée de gémir trop fort, ou de pleurer trop doucement.

Et nous avons beaucoup à dire, même si du point de vue littéraire nous sommes bégues. Nous raconterons comme nous le pourrions, en notre langue. Même les muets, quand ils souffrent, ne peuvent se taire, ils parlent alors mais en leur langage, en langue des signes. Se taire, seuls le font les « Bontshe¹ ». Ils prennent une mine mystérieuse, comme s'ils avaient on ne sait quel grand secret à dire. Et c'est seulement

¹ Personnage de la nouvelle « Bontshe le silencieux » de I. L. Peretz. [Ndé.]

dans l'autre monde, le monde de Vérité, où poses et feintes n'ont plus cours, qu'ils révèlent la secrète aspiration de leur vie – un petit pain au beurre !

*

Le jeu arrive à sa fin. Il a été accompli un travail gigantesque, le travail de générations. Yehuda (le peuple juif) a été effacé de la surface de la Terre. On éteint déjà les bûchers. On démantèle les cheminées, ces monuments culturels de la nouvelle Europe, ce modèle d'architecture de style néo-gothique. On se lave déjà les mains et l'on s'apprête à faire une bénédiction « pour cacher le sang ». Ma foi, pour la cendre à cet usage il n'y a pas à s'en faire, avec cinq crématoires allumés.

Et le massacre était humanitaire.

Un merveilleux jour d'été. Sur les rails roule un train de déportés. Des wagons à bestiaux. Les ouvertures obstruées de fils de fer barbelés. Sur chaque marchepied un soldat en armes. Par la fenêtre grillagée un enfant regarde. Un lumineux petit visage, des yeux clairs innocents, le regard curieux et audacieux. Il ne pense pas à mal, il voit un grand livre d'images en couleurs largement ouvert : champs et prés de toutes couleurs défilent... Forêts et vergers, maisons et arbres reculent, virent en arc de cercle et s'enfuient... Les couleurs se fondent en une seule masse, cette masse tourne un instant et échappe aussitôt au regard... Hommes et chevaux, minuscules jouets vivants, se meuvent, avancent et restent pourtant en un point, mais ce point lui-même se déplace aussi... – Où va tout cela ?...

Soudain accourt un train à grande vitesse et à grand bruit, comme un diable noir. Il cache le panorama, éteint le soleil, souffle une fumée étouffante... Les wagons filent, l'un veut rattraper l'autre... Par les fenêtres regardent des hommes en uniforme, si étranges, noirs, enveloppés de fumée, l'air

mauvais, comme des diables... Ah, la fumée... Elle cache même cela... Finalement le train est passé, et à nouveau le même tableau : champs et forêts, prairies et jardins, monts et vallées s'écoulent, si calmes et pacifiques, se déroulent comme sur un long ruban, passent et disparaissent au loin... Maisonnets et clôtures, arbres et poteaux télégraphiques voguent, comme emportés par un immense courant. Tout avance, tout se meut, tout est animé, aussi étrangement que dans les contes que raconte maman... – Où va tout cela?...

À l'intérieur est assise la mère. La tête entre les mains. Le visage sombre. Son cœur bat fort. Devant ses yeux défilent les images de sa vie entière, l'enfance, la jeunesse, le bref bonheur familial : foyer, mari, enfant, maison des parents, le *shtetl*¹, les champs, les bois, les jardins, tout se précipite, se mélange comme un jeu de cartes battu, une image chasse l'autre. Et sur tout cela, une tache noire : le logement en ruine abandonné, le nid de la famille détruit, portes et fenêtres grandes ouvertes, armoires défoncées, vaisselle brisée, vêtements éparpillés et piétinés, tout cela laissé derrière soi, et maintenant : au secours – où va-t-on?!...

Le train avance lentement, comme un convoi de funérailles. Comme s'il voulait rendre aux victimes les derniers honneurs. Au bout de dix minutes, il repart à vide. Le ploutocrate juif et le Juif bolcheviste qui a osé affronter le monde aryen pour l'anéantir, le voilà désormais à jamais inoffensif. Le commando de chargement emballe déjà les vêtements encore chauds sur les camions, *los*, *los*², là-bas au *yeke-land*³, en Allemagne, est né sur commande de l'État un tout jeune petit Caïn, la caisse du Reich paie de bonnes primes de salaire à la pièce, Krupp a déjà pour

lui un petit fusil tout prêt. C'est pour lui que l'on transporte les petites chemises blanches du petit Abraham, brodées par les tremblantes mains de sa mère.

Et le monde? Le monde fait sûrement tout ce qu'il peut. On interpelle et on proteste, on convoque des comités, Comité des 5, des 13 et des 18¹. La Croix-Rouge fait sonner son tronc de charité sur l'air bien connu de « la charité sauve de la mort », la presse et la radio prononcent des éloges funèbres, l'archevêque de Canterbury récite la prière pour les morts, dans les églises on dit le *Kaddish*², et les maîtres du monde lèvent leur verre pour trinquer à la vie et se félicitent, *Mazl-tov*³, puissent ces âmes gagner le ciel et nous le salut.

*

La corde est passée autour de notre cou. Le bourreau est magnanime. Il a tout son temps. Il joue avec la victime. En attendant, il sirote une chopine de bière, fume une petite cigarette et sourit tout content. Profitons de ce moment où le bourreau est occupé à boire, nous utiliserons la potence comme table d'écriture pour mettre sur papier ce que nous avons à dire et à raconter.

Ainsi, camarades, écrivez, notez, bref et tranchant, bref comme les jours qui nous restent encore à vivre, tranchant comme les lames pointées sur nos cœurs. Que demeure après nous quelques pages pour le YIVO, pour les archives de la douleur en yiddish, que nos frères libres restés en vie les lisent et peut-être pourront-ils aussi en apprendre quelque chose.

1 Bourgade juive. Voir les commentaires *infra* de Marie Bruhnes et de Philippe Mesnard. [Ndé.]

2 « Vite, vite », en allemand. [Ndé.]

3 C'est ainsi que sont désignés les Juifs allemands assimilés à la culture, généralement cette tournure est péjorative. [Ndé.]

1 Ici, il est probablement fait ironiquement référence à des comités internationaux d'assistance, notamment humanitaire.

2 L'une des plus importantes prières de la liturgie du judaïsme. Ici, il s'agit de la prière des endeuillés prononcée lors de funérailles ou de célébration des morts. [Ndé.]

3 « Bonne chance » en yiddish ou en hébreu. [Ndé.]

Et nous demandons au destin :

*Yehi rotsn milfoneykho, eynoy shoymeya koyl bikhyoys*¹, « que ce soit ta volonté, toi qui n'entends pas la voix des pleurs », fais-nous du moins cette faveur – *shetossim dimoyseyanu benodkho lihyoys* – « cache ces pages de pleurs dans ton outre de l'Être », qu'elles parviennent en de justes mains et trouvent leur *tikoun*, leur accomplissement.

Camp de concentration d'Auschwitz, le 3 janvier 1945.

1 Cette phrase est comme un retournement d'une prière de la *Neïla*, la prière de clôture de Yom-Kippour, où il est dit : « Que ce soit Ta volonté, Celui qui entend la voix des pleurs, de conserver nos larmes dans Ton outre et nous sauver de toute exaction ». L'auteur de ces lignes a introduit un *eyno*, changeant « Celui qui entend » en « Celui qui n'entend pas », d'où la demande restrictive, « fais-nous du moins cette faveur », et il a ajouté sa propre fin. [Ndt.]

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
<i>Philippe Mesnard</i>	
דאָס זאַמלבוך אוישוויץ	13
LE RECUEIL AUSCHWITZ.....	15
<i>Traduit du yiddish par Batia Baum</i>	
LE TEXTE ET SA TRAJECTOIRE.....	25
<i>David Suchoff (Colby College)</i>	
LES DERNIERS JOURS D'AUSCHWITZ	37
<i>Frediano Sessi (Université de Brescia)</i>	
LE RECUEIL AUSCHWITZ	51
<i>Traduit du yiddish par Rachel Ertel</i>	
COMMENTAIRES	59
<i>Rachel Ertel</i>	
AU SEUIL, ENTRE LA VIE ET LA MORT	71
<i>Jeffrey Wallen (Hampshire College)</i>	
ÉCRIRE DEPUIS L'ÉCHAFAUD.....	83
<i>Arnold I. Davidson (Université de Chicago & Université hébraïque de Jérusalem)</i>	
LE SOUCI ANTHOLOGIQUE.....	89
<i>Philippe Mesnard (Université Clermont Auvergne)</i>	
NOUS NE SERONS PAS DES BONTSHE.....	115
<i>Marie Schumacher-Brunhes (Université de Lille)</i>	

TRANSPOSITIONS PÉDAGOGIQUES	131
<i>Séverine Bourdieu, Laurence Claude-Phalippou, Sophie Feller, Dominique Giovacchini, Yann Héluc, Marie-Laure Lepetit, Aurélie Palud, Alain Pujat, Sandrine Raffin, Jean-Marc Wolff</i>	
APPEL	149
<i>Isaac Leib Peretz, Yankev Dinezon et Shalom Anski</i>	
BIBLIOGRAPHIE	153